

LA CHANCE
DE LA MIGRATION,
NO BORDERS !
Treize Nouvelles

Treizième nouvelle
VOYAGER POUR SURVIVRE

Il s'appelait Heng. Trente-deux ans, une silhouette encore souple, des épaules douces, un regard attentif, toujours légèrement en retrait. Il vivait à Fremantle, au sud de Perth, dans une maison étroite coincée entre un café et une librairie d'occasion. L'océan n'était jamais loin. Le vent salé entraînait par les fenêtres ouvertes, même l'hiver. Ça lui plaisait.

Heng était journaliste. Il travaillait pour un média indépendant, s'occupait surtout de questions sociales, de

mémoire, de terres confisquées,
de décisions administratives
prises loin des gens.

Ce jour-là, il était un peu
pensif. Myriam l'avait quitté
fâché hier soir. Il était allé
voir le vieux George dans sa
librairie.

– Salut Geo, tu as reçu le
Crumb que je t'ai demandé ?
Le vieux lisait un vieux
bouquin. Il se leva de sa
chaise, il émit un gémissement,
ses os craquants le faisaient
souffrir tant.

– Non, mais demain je crois.
Heng referma la porte.
On lui reprochait parfois une
froideur excessive. Il savait
que ce n'était pas vrai. Il
faisait simplement attention à
ne pas trahir ce qu'on lui
confiait. Mais là, il s'aperçut
d'un oubli.
Il réouvrit la porte.

– Merci Geo ! À demain donc.
Le vieux, un peu surpris, lui
avait souri.

Il était allé travailler au
journal toute la journée.
Ce soir-là, comme tous les
soirs, lorsqu'il rentrait, il
enlevait ses chaussures à
l'entrée, posait son sac près
du mur, et restait souvent
quelques minutes debout,
immobile, avant de bouger à
nouveau.

C'était un geste appris de son
grand-père. Laisser le dehors
se retirer.

Il n'aimait pas le mot chaman.
Il l'utilisait rarement.

Pourtant, dans sa famille, on
disait qu'il avait reçu quelque
chose très tôt. Une manière de
percevoir les continuités. Une
capacité à écouter sans
chercher à répondre. Rien de
spectaculaire. Pas de visions.

Pas de transes publiques.
Seulement une relation intime
au temps.

Il s'était dit qu'il
appellerait Myriam plus tard,
pour lui demander pardon.

Ce soir-là, il avait terminé
tard un article sur un projet
immobilier bloquant l'accès à
une plage utilisée depuis des
générations. Les documents
étaient solides. Les
témoignages clairs. Il pensait
avoir fait un bon article sur
le sujet.

Il avait oublié Myriam en se
préparant un dîner. Il mangea
peu, éteignit les lumières,
s'allongea. Les bruits de la
ville continuaient. Un train
lointain. Une voix dans la rue.
Puis le silence reprit sa
place.

Ensuite il s'était relevé,
avait regardé un vieux John

Ford, noir et blanc, et était allé se coucher. Le sommeil arriva doucement, sans difficulté.

Il était debout. Le sol sous ses pieds était ferme, sec. Une odeur de végétation chaude montait de la terre. Devant lui, des hommes et des femmes s'affairaient. Aucun ne semblait surpris de sa présence. Il comprit immédiatement où il se trouvait. Il n'y avait pas d'étrangeté. Seulement une évidence. Comme s'il "savait". La côte de Java, il y a très longtemps.

Le camp était installé à l'écart des arbres. Des embarcations reposaient sur le sable. Pas grandes. Suffisamment larges pour porter des gens, des paniers, des

outils. Des fibres végétales séchaient au soleil. On les torsadait, on les testait, on les remplaçait sans discussion lorsqu'une faiblesse apparaissait.

Un homme plus âgé s'approcha. Il ne parla pas. Il posa la main sur une coque, appuya, observa. Le bois avait été choisi avec soin. Des essences connues. Des formes éprouvées. Rien n'était improvisé.

Heng sentit la tension collective. Pas de peur visible. Pas d'enthousiasme excessif. Une concentration dense. On préparait un départ sans retour, et chacun le savait. Les enfants restaient près des femmes. Les plus jeunes hommes portaient l'eau. Les anciens vérifiaient les charges.

Il comprit que cette décision

ne venait pas d'un seul esprit. Elle avait mûri. Les territoires proches accueillait déjà d'autres groupes. La chasse demandait plus de déplacements. Les saisons devenaient moins prévisibles. Rien de catastrophique. Rien d'insupportable. Mais une limite apparaissait.

"C'est donc pour cela que mes ancêtres ont voyagé... nourrir une population toujours plus nombreuse."

Il resta stoïque un certain temps. Heureux et tranquille. Il comprenait soudainement tout.

Un espace existait de l'autre côté. On en parlait depuis longtemps. Des îles visibles. Des oiseaux. Des récits rapportés par ceux qui avaient

poussé plus loin que les autres. Le monde n'était pas clos.

Au moment du départ, personne ne cria. Les embarcations furent mises à l'eau avec méthode. Les gens montèrent à bord, répartis avec soin. Les paniers furent attachés. Les pierres taillées, les lances, les foyers portables protégés sous des couches de fibres humides.

La mer était calme. Les premiers instants se déroulèrent près de la côte. Puis la terre s'éloigna. Lentement.

Le rythme de la traversée s'installa. Les gestes répétés. Les regards vers l'horizon. Le soleil montait, descendait. La peau brûlait. L'eau était rationnée. Les enfants dormaient par moments, bercés

par le mouvement constant.
Lui, il était monté avec une
famille qui l'avait accueilli
comme on accueille un frère.
Sans question, sans refus.
Heng ressentit la fatigue, le
sel sur les lèvres, la tension
dans les bras. Il n'était pas
spectateur. Il était là, au
milieu, il avait été intégré
sans question. Il comprit que
personne ne doutait du choix
fait. Le doute aurait été un
luxue inutile.
La nuit tomba. Le ciel se
remplit d'étoiles connues.
Elles guidaient. Les courants
étaient anticipés. Chaque homme
savait quand corriger la
trajectoire. Les femmes
veillaient sur les charges. La
mer respirait lentement,
balançant les embarcations.
Au matin, une ligne sombre
apparut. Elle ne disparut pas.

Elle s'élargit. Le vent changea légèrement. Une odeur nouvelle arriva, portée par l'air.

L'approche fut prudente. Les embarcations suivirent la côte, cherchant une plage ouverte. Lorsqu'elles touchèrent enfin le sable, personne ne sauta immédiatement. On observa. On écouta. Le sol semblait stable. Les arbres étaient différents. Les traces d'animaux, inconnues.

Puis les gens descendirent des pirogues.

Les pieds touchèrent la terre.

Le sable était plus grossier.

La chaleur différente. Le

silence plus profond. Aucun

signe d'autres humains.

Une femme posa à terre un foyer encore chaud. Une flamme

reprit. Une autre planta une

lance dans le sol, simplement

pour marquer l'endroit. Les enfants regardaient autour d'eux sans parler.

Heng sentit une émotion dense, sans explosion. Une gravité calme. Ce n'était pas une victoire. Ce n'était pas une conquête. C'était une installation. Une décision tenue jusqu'au bout.

Ils avaient traversé pour vivre. Pour donner de l'espace au temps à venir.

Le camp fut monté avant la nuit. Les corps se reposèrent. Les anciens parlèrent peu. Ils savaient que d'autres décisions viendraient. Que la terre demanderait à être comprise.

Lorsque Heng se réveilla, le matin filtrait déjà par la fenêtre de Fremantle. Le bruit d'un camion passait dans la rue. Son corps était immobile,

mais une certitude restait.
Il se leva, posa les pieds sur
le sol, et attendit quelques
secondes avant de bouger.
Le dehors pouvait revenir.
Il téléphona à Myriam.
– Bonjour, tu vas bien ? Je
suis désolé pour l'autre soir,
tu me pardonnes ?
– ...
– Bien sûr, on peut se voir ?

(samedi 27 décembre 2025,
chants 1 à 3 de “Le fossé
d’Hastings”, un roman épique
dont l’histoire débute en 1066)